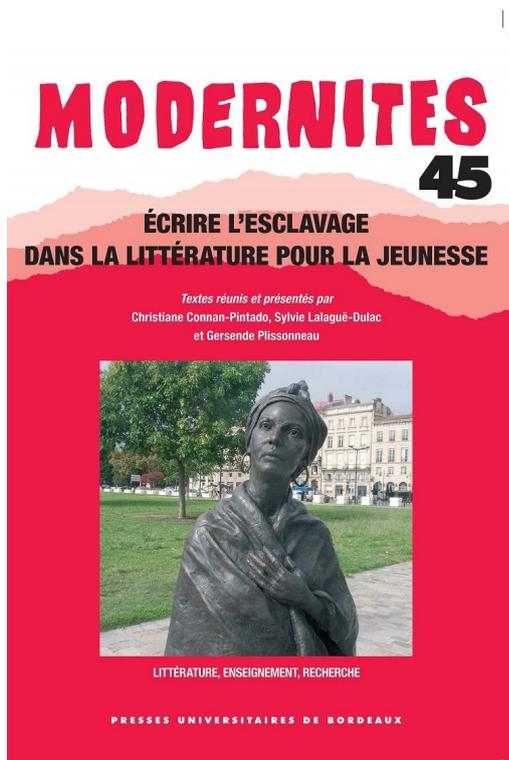


Reseña

Connan-Pintado, C., Lalagüe-Dulac, S. et Plissonneau, G. (Coord.) (2020). *Écrire l'esclavage dans la littérature pour la jeunesse*. Presses Universitaires de Bordeaux, 228 pp.



Placé sous le signe de la Loi Taubira¹ du 21 mai 2001 et sous le patronage de Modeste Testas, esclave de commerçants bordelais déportée en République dominicaine à la fin du XVIII^e siècle, l'ouvrage collectif présente des regards croisés sur le traitement littéraire et iconographique de l'esclavage à destination de la jeunesse. Composée de neuf contributions de 14 à 28 pages, l'étude repose sur une structure tripartite. Le premier volet s'attarde sur l'esthétique de la réception orchestrée par les autobiographies, le roman abolitionniste culte *La Case de l'Oncle Tom* et son détournement pour un lectorat juvénile. Le deuxième analyse le statut de personnages fictionnels d'esclaves. Le troisième porte sur les voies génériques irriguées par un iconotexte savamment exploité. L'intérêt ne vient pas seulement de l'actualité du sujet abordé, il tient également au décloisonnement littéraire et iconographique opéré. Cette revue souligne en effet comment les voix mineures ont constitué une matrice génétique majeure pour des auteurs comme V. Hugo avec *Bug-Jargall*, H. Beecher Stowe avec *La Case de l'Oncle Tom* au XIX^e siècle ou T. Morrison, M. Condé, C. Whitehead aux XX^e et XXI^e siècles. La porosité de la littérature générale et de jeunesse lorsqu'il s'agit d'écrire l'esclavage génère une interrogation sur l'éthique et la bienséance des textes produits soumis à la loi du 16 juillet 1949 sur les publications à destination de la

¹ La loi Taubira du 21 mai 2001 a abouti à la reconnaissance de la traite et de l'esclavage comme crime contre l'humanité dans l'article 1. L'article 2 en fait un objet d'étude obligatoire dans l'enseignement primaire et secondaire.

jeunesse². Outre ces éléments factuels, pas moins d'une centaine de fictions illustrent des recherches alliant la genèse d'une littérature d'esclavage à sa divulgation et aux conditions de création d'un horizon d'attente. Une cinquantaine de références documentaires émanent de philosophes tel P. Ricoeur, d'historiens telle M. Ozouf, de spécialistes de la littérature **générale** et de jeunesse tels I. Nières-Chevrel ou M. Soriano, de didacticiens tels B. Louichon ou J.-L. Dufays. Cet étayage de haute teneur confirme, si besoin était, le sérieux des récits pour la jeunesse ; il renforce la théorie du roman historique également valable pour les enfants et les exploitations possibles dans les classes primaires ou secondaires.

L'avant-propos coécrit par les trois directrices de l'*opus* insiste sur les origines et les enjeux du travail recueilli, mêlant les sources institutionnelles et les études littéraires, sociologiques et iconographiques. C'est pourquoi, au-delà de l'architextualité avérée de l'ouvrage, il importe de s'attarder sur ses trois piliers de soutènement que sont les axes politico-historiques, génériques et thématiques.

En effet, le schème historique conditionne chacun des articles et permet de reconstituer une histoire de l'esclavage. Les historiens retrouveront dans les articles d'Éric Mesnard sur « les récits autobiographiques d'esclaves » ou de Marion Mas sur « la question de l'identité de l'esclave » un rappel des Codes noirs édictés depuis Louis XIV en 1685, les dates marquantes de la traite négrière par les témoignages dont les notes infrapaginales rappellent qu'ils existent depuis le XV^e siècle non obstant leur rareté³. L'avant-dernier article de Nicolas Rouvière sur les apports méconnus de « la BD historique pour la jeunesse » propose à ce sujet une analyse exhaustive de BD, sérielles, autonomes ou périodiques, parues entre 1945 et 2020. Prenant pour support les enjeux éditoriaux, son étude se décline en trois périodes valant pour une progression dialectique destinée à résoudre le problème de la représentation de l'histoire des esclaves par le prisme de l'idéologie auctoriale ou éditoriale. L'évolution de la pensée coloniale en est la colonne vertébrale faisant émerger des relents colonialistes pendant les Trente Glorieuses avant une distanciation éthique, prodrome de la législation Taubira. *Spirou*, *Tintin* précèdent *Capitaine Cormoran* et *Les Passagers du vent* avant que justice soit faite par des séries spécifiquement dédiées telles l'irrévérencieuse *Petite histoire des colonies françaises* ou la série *Corto Maltese (Equatoria)*. Le chercheur insiste sur l'expansion du chronotope bédéiste qui permet de mettre

2 La loi du 16 juillet 1949 est une loi de protection de la jeunesse, proscrivant toute publication de caractère incitatif à la violence, aux délits, à la discrimination et portant atteinte à l'épanouissement de l'enfance et de la jeunesse. Elle a été modifiée et complétée en mai 2011.

3 La note 11 p. 26 mentionne la recension effectuée par Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, (2013). *Être Esclave Afrique Amérique, XV^e – XIX^e siècles*, Paris, La Découverte.

Reseña

au jour les trois traites négrières transatlantique, orientale et intra-africaine à travers des publications qui font pièce aux bienséances par la caricature du Noir destinée à fustiger les préjugés d'antan. Il rappelle la subordination politique de certains magazines comme *Vaillant* ainsi que l'étonnant avatar de *L'Île aux esclaves* offert par *Pif Gadget* en 1972. L'intérêt de cet article réside dans une double approche historique et épistémique reconnaissant l'avantage aux BD d'immerger les lecteurs dans un contexte pour mieux comprendre le phénomène de la traite. Renvoyant dos à dos éthique révolutionnaire et conservatisme colonial, l'article se clôt sur l'image palingénésique d'une vengeance annonciatrice de reconstruction.

Si l'*opus* insiste sur le développement du commerce triangulaire dès le XVII^e siècle puis sur l'émergence d'une pensée abolitionniste des Lumières concrétisée par le décret jacobin du 4 février 1794⁴, il met surtout l'accent sur les ouvrages parus au XIX^e et au XX^e siècles quelle que soit leur nature. Les « *slaves narratives* » ressortissant à la veine autobiographique et testimoniale se joignent à la « juvénilisation » de récits pour adultes, selon l'expression d'Aldo Gennaï dans son article sur le phénomène de transmédialisation et d'adaptation de *La Case de l'Oncle Tom*. Passé du feuilleton au volume outre-Atlantique en 1852, il a été traduit en français dès 1853 d'une adaptation anglo-américaine pour la jeunesse, *A Peep into Uncle Tom's Cabin*.

La première partie consacrée aux récits de vie d'esclaves tant réels que fictifs aurait pu se voir adjoindre l'étude très documentée de Christiane Connan-Pintado et Sylvie Lalaguë-Dulac sur Edmond Albius tant le sujet est à la fois ancré dans l'histoire et la fantaisie au sens où l'entendait Alphonse Daudet : un mélange d'aventures et d'authenticité historique nourri d'anecdotes réelles. Ce « fantôme de l'histoire » pour reprendre l'expression de la chercheuse est un esclave réunionnais à l'origine de la précieuse découverte de la pollinisation de la vanille. La rédactrice compose son article comme un scénario à suspense. Elle explique la vraie vie d'Edmond Albius après avoir présenté trois romans pour la jeunesse qui exhument sa personnalité des oubliettes au début du XXI^e siècle, sans pour autant recourir aux titres éponymes⁵. Après avoir analysé les processus d'adaptation romanesque enfantine des trois romanciers et la visée mémorielle de leur projet, elle assoit ses propos sur les recherches menées par les auteurs avant d'examiner méticuleusement les traces archivistiques et muséales réunionnaises au sujet de cet « invisible », protégé de Bellier Beaumont, son maître.

⁴ Ce décret abolit l'esclavage dans toutes les colonies françaises avant que Napoléon ne le rétablisse en 1802.

⁵ *Pour l'amour de la vanille*, *Couleur vanille* et *La vraie couleur de la vanille* ont respectivement été écrits par Béatrice Nicodème, Christian Grenier et Sophie Chérier en 2011 et 2012.

On peut donc considérer qu'il existe un diptyque biographique au sein de ce recueil : d'une part il recense les « *slave narratives* » autoédités tel le fameux *Narrative of the Life of Frederick Douglass, An American Slave* (1845) ou publiés par des associations anti-esclavagistes, témoignages à charge contre la traite négrière et outils mémoriels. D'autre part, on notera l'importance des biofictions d'une crédibilité touchante, comme celles d'Edmond Albius.

Le nom de ce dernier tout comme celui de Frederick Douglass est récurrent et se retrouve dans l'article des trois directrices de la revue consacré aux « choix génériques contrastés » et examinant le processus de translation du « documentaire fictionnalisé aux littératures de l'imaginaire » (p. 147). En effet, elles se penchent sur la tension du « *docere* » et du « *placere* » au cœur de ces écrits doublement concernés par le souci de transmettre la mémoire de l'esclavage sans édulcoration et d'intéresser le jeune lecteur. La conjugaison de ces objectifs éducatif et récréatif s'opère par le biais du documentaire fictionnalisé et du roman flirtant avec la *fantasy*. Dans la filiation du *Magasin d'éducation et de récréation* de Hetzel et confirmant l'existence d'une littérature documentaire dont la frontière avec « la fiction a parfois été abolie » (Michel Defourny), trois livres sont convoqués. Il s'agit de l'album *Au Temps de la traite des Noirs* de Dominique Joly et Ginette Hoffmann, de la fiction historique *Sur les traces des esclaves* de Marie-Thérèse Davidson et du récit historique *Vivre libre ou mourir. Le combat d'un esclave pour la liberté* de Thierry Aprile. Souscrivant à la définition de Sophie Van der Linden sur les récits illustrés, les chercheuses insistent sur la manière dont les ouvrages ancrent la fiction romanesque dans la réalité historique par un accompagnement iconographique ou l'insertion de pages documentaires au sein de la fiction, parfois au détriment d'une continuité lectorale. Le livre de Marie-Thérèse Davidson consacré à Frederick Douglas pourrait également trouver sa place dans la première partie sur les récits authentiques d'esclaves puisqu'il prend appui sur les mémoires de l'ancien esclave publiés en 1845.

Cet article trouve un écho dans celui de N. Rouvière car il s'intéresse au rôle mémoriel des éditeurs dans la divulgation de l'histoire de l'esclavage. Ils ont créé des collections *ad hoc*, à l'instar de Fleurus avec « *Je lis des histoires vraies* » ou de Gallimard Jeunesse avec « *Sur les traces de...* » ; ils aiguillent ainsi le jeune public vers des lectures documentaires plaisantes et illustrées.

Toutefois l'ouvrage collectif fait aussi la part belle aux fictions totales destinées à « inscrire l'esclavage dans les littératures de l'imaginaire ». En effet, il n'est pas un article qui ne mentionne l'importance accordé à la fantaisie afin d'aborder les zones d'ombre et les tabous. Si le trio féminin

Reseña

précédemment cité recourt aux exemples du conte, du fantastique, de la science-fiction et de la *fantasy* pour marquer l'hybridité générique d'ouvrages⁶, il faut aussi s'attarder sur le bel article que consacre Merveilles Léoncia Mouloungui et Pauline Franchini à M. Condé. Elle y souligne la porosité des littératures adulte et enfantine tout en exhaussant « les enjeux d'une mixité éditoriale ». Elle excipe de l'habileté des autrices comme M. Condé ou È. Brisou-Pellen à aborder la thématique de l'esclavage dans les deux secteurs éditoriaux grâce à des chronotopes diversifiés. Elle se conforment aux attentes des maisons d'édition comme le groupe Bayard Presse avec lequel M. Condé a collaboré dans le cadre du magazine *Je bouquine* adressé aux collégiens. Le processus créatif de l'autrice que la chercheuse nomme auto-réécriture permet de comprendre comment la romancière s'est inspirée de son succès littéraire pour adultes *Ségou. Les murailles de terre* pour l'adapter aux enfants dans *Chiens fous dans la brousse*. Raccourcissements, simplifications ethno-géographiques et énonciatives, rajeunissement des protagonistes, édulcoration des violences ont ainsi conduit à un « marronnage de l'imaginaire » et à la subversion de l'horizon d'attente. La richesse de l'article tient autant à la qualité des romans mentionnés qu'à leur exégèse démasquant l'« oraliture » du conte populaire sous le roman historique. L'article présente la particularité d'un pays peu mentionné dans l'ouvrage collectif, Haïti⁷, avec *Rêves amers*, réédition de *Haïti chérie*. Le roman dénonce une nouvelle forme d'esclavage contemporaine qui est celle des pauvres et des enfants contraints à l'exil et exploités par des maîtres sans scrupules.

Ce cas de juvénalisation d'œuvres initialement destinées aux adultes est largement développé dans le deuxième article commis par A. Gennaï et dédié à *La Case de l'Oncle Tom*. Outre le fait que ce dernier rappelle les enjeux du *docere* et du *placere*, il y ajoute celui du *lucrari* éditorial. La mention des apprêts didactiques permet de donner une orientation scolaire qui est peu exploitée dans la série d'articles, si l'on excepte la récurrence de la Loi Taubira et ses incidences sur les programmes scolaires.

Enfin il faut accorder une mention spéciale à deux articles consacrés à la question identitaire, l'un sur la filiation par M. Mas et l'autre sur le métissage par C. Connan-Pintado. Les deux chercheuses parviennent habilement à décrypter ce « *moment épistémologique* » qu'est le récit de filiation selon Dominique Viart. À travers des références littéraires *cross age*, enfantines et adultes comme celles de T. Morrison, R. Banks, J.-M.-G. Le Clézio, Pierre Péju, C. Albaut, S. Chérier, È. Trouillot, elles

6 Parmi ces ouvrages on trouve notamment *Le Labyrinthe vers la liberté* de Delia Sherman, *Le Miroir de la liberté* de Liliana Bodoc, *L'Empire invisible* de Jérôme Noirez, thriller *gore*,

7 Haïti est la première République noire fondée en 1804 et tombée sous le joug duvaliériste dans les années 1980.

démontrent les enjeux culturels, mémoriels et résilients de fictions contemporaines essaimant dans les champs américains, britanniques et français. En considérant ces ouvrages comme les héritiers littéraires du second XIX^e siècle, avatars des romans d'orphelins de Ch. Dickens, de H. Malot ou de celui de H. Beecher Stowe, elles décryptent les incidences de l'adoption, de la christianisation des prénoms, des interprétations des Codes noirs, de la naissance des enfants d'esclaves. Il s'agit d'en mesurer l'impact sur les destins d'esclaves mais aussi de caractériser les mécanismes d'une sociopoétique de l'esclavage en tant que matrice littéraire et sous-bassement idéologique. S'appuyant sur des récits réalistes qui n'édulcorent pas la crudité d'avortements, de naissances issues de viols, C. Connan-Pintado s'intéresse aux procédés stylistiques capables de restituer la réalité dans le respect des bienséances. Elle argue de la métaphore marine pour un accouchement dans *Betty Coton* de C. Albaut et souligne la puissance performative du langage au secours des tabous écartés au nom de la protection du jeune lectorat. Les « néo-récits d'esclaves » selon l'expression de J. Misrahi-Barack livrent ainsi des secrets inavouables par l'instance narrative qui relate *a posteriori* sa naissance et entreprend une quête à rebours. C'est le cas de l'héroïne éponyme de *Moi Tituba sorcière... noire de Salem* dans l'incipit du roman de M. Condé : « Abena, ma mère, un marin anglais la viola sur le pont du *Christ the King* (...) ».

Les deux chercheuses montrent comment une naissance placée sous le signe de la mort et de la honte génère deux postures opposées des victimes : la tentation du suicide ou de l'avortement d'une part, le témoignage participant d'une renaissance et corroborant le désir de quête identitaire d'autre part. Cette dualité se retrouve par ailleurs dans la structure duelle de certains romans quand ce n'est pas dans le genre même choisi, comme le roman *crossover*. Ainsi, M. Mas souligne la dépossession successive du nom et de la langue maternelle comme une preuve complexifiant « la binarité victime-oppresseur, esclave-maître » dans des scénarisations romanesques. La langue offre une image spéculaire d'une hiérarchie d'affranchis, d'esclaves marrons et d'esclaves. Cette contribution qui met à l'honneur les récits de descendance, les aménagements fictionnels de l'histoire familiale dans un but allégorique⁸ insiste sur les répercussions vengeresses du métissage et d'une déshumanisation juridique du statut de l'esclave. Le verbe, pierre de touche de cet article, ouvre de nouvelles perspectives d'études⁹.

8 L'allégorie se manifeste dans la transformation en gousse de vanille du personnage de *La Vraie couleur de la vanille* consacré à Edmond Albius, figure récurrente de la littérature de l'esclavage.

9 Le verbe serait en effet matière à explorer une catégorie d'ouvrages et un thème absents de la collecte : les conditions d'apprentissage du français, du « parler y-a-bon » selon le colonel Mangin opposé à Lucie Cousturier. Cette dernière est à l'origine d'une approche universaliste de la langue pour enseigner un français standard aux tirailleurs sénégalais. L'album

Reseña

Un encart iconographique soigné de douze pages sert de prélude à l'approche iconotextuelle de la dernière partie de l'ouvrage : une photographie de la statue de Modeste Testas en pied, synecdoque de la première de couverture, précède quatorze illustrations. Le choix d'une planche en noir et blanc de la BD de Vaillant, *Capitaine Cormoran* et un gros plan sur la vignette de Titus chef des esclaves annonce la pénultième communication de N. Rouvière sur « l'esclavage et la traite dans la BD historique pour la jeunesse (1945-2020) ». Quatre images issues de *Coton Blues* confirment le souci esthétique de la revue par le dégradé de rouges, les jeux d'ombre et de lumière, les vues en plongée ou contre-plongée de l'esclave, de la spirale de l'esclavage ou des chants. Deux illustrations en pleine page provenant de *Catfish* instaurent un climat mi-satirique, mi-onirique – non sans rappeler à la fois *Utopia* par Holbein et les caricatures de Daumier – et une représentation réaliste à la Bruegel de l'enchaînement des esclaves à la tâche. Deux autres confirment la richesse graphique du livre de M. Pommier par un documentaire à la manière d'images d'Épinal, inséré à la fiction. Une ultime reproduction issue de cette œuvre revêt la forme d'un grimoire avec en son centre un camée unissant l'esclave et le maître à l'écriture. Enfin trois images issues de *Henry et la liberté, une histoire vraie* closent le panel iconographique. Ce volet pictural constitue une *captatio* qui amorce la lecture des trois derniers articles dont le contenu supplée habilement à l'absence de cartouches.

La troisième et ultime partie de la revue, consacrée à « l'éventail des approches génériques » aurait également pu être intitulée « l'élargissement des approches génériques ». Il est vrai que la fictionnalisation exploitée dans la partie précédente s'épanouit à travers de nouvelles formes comme le documentaire fictionnalisé, la BD historique ou l'album iconotextuel exploré par G. Plissonneau.

Cette dernière explique la différence de traitement de l'esclavage par les albums américains et français. La faiblesse de la production hexagonale l'interroge et, à partir d'un corpus de huit albums dont deux traduits de l'américain, elle examine le format, les choix esthétiques, graphiques et typographiques. Elle met ainsi en perspective les périodes historiques, les intentions didactique et éthique au service d'un objectif politique parfois inabouti à force d'édulcoration ou de fictionnalisation. L'album, quelque riche qu'il soit sur le plan narratif et iconographique, peut s'avérer « résistant » à l'instar d'un texte et dresser des obstacles d'interprétation obérant la prime visée axiologique. C'est ce que la chercheuse montre

Boubou soldat aurait pu entrer dans cette étude par le déplacement opéré, au même titre que *Galadio* de Didier Daeninckx sur la « Honte noire », nouvelle forme d'esclavage et de déshumanisation instiguée par Hitler.

avec *Un Homme* de G. Rapaport ou *Catfish*. L'énonciation et l'intrication de l'histoire mondiale dans la diégèse contribuent à un élargissement du point de vue pas forcément accessible à un jeune lectorat.

La conclusion de l'ouvrage est en demi-teinte quant à l'accessibilité des représentations de l'esclavage pour la jeunesse. Deux raisons principales expliquent ce phénomène : en effet, la rédactrice G. Plissonneau rappelle que l'œuvre *princeps* initialement destinée aux adultes n'est pas toujours juvénilisée, et lorsqu'elle l'est, la polarité choisie ne permet pas forcément de délivrer le message axiologique et mémoriel voulu. Dans le cas de publications uniquement estampillées « littérature de jeunesse », la fictionnalisation et la symbolique iconotextuelle peuvent édulcorer la réalité ou orienter vers de nouvelles problématiques féministes ou religieuses. En mettant l'accent sur l'articulation des arts et des genres au service de la mémoire de l'esclavage et du témoignage, cet ouvrage présente assurément la richesse d'une triple approche comparatiste, politico-historique et générique. La mise en regard des productions françaises, britanniques et américaines s'inscrit dans un contexte historique indispensable à une lecture cryptique tandis que la diversité générique atteste d'un réel creuset sociopoétique de l'esclavage. Vingt ans après la parution de *L'Enfant des colonies*¹⁰ qui revenait sur la représentation de l'altérité coloniale par le prisme de l'autobiographie, cet ouvrage collectif pourrait avantageusement servir une future étude de la (dé)colonialité¹¹ à l'ère post-coloniale et des modalités d'inscription de l'histoire et de l'idéologie dans les productions à destination des plus jeunes.

Laurence Olivier-Messonnier

CELIS Université de Clermont-Auvergne

INSPE Université de Lyon 1

laurence.messonnier@orange.fr

10 *L'Enfant des colonies*, n°7, *Cahiers Robinson*, 2000.

11 *Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique*, *Mouvements*, 2013/1 (n° 73), pp.181-190.